

Le véritable ami

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **41 (1903)**

Heft 16

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200079>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

peuple est une source constante d'ennuis, d'inquiétudes, d'appréhensions.

Ainsi en a-t-il été, par exemple, pour les études de la pièce patriotique de MM. Warnery et Doret, que vont applaudir chaque soir, avec enthousiasme, de très nombreux spectateurs. Avant les représentations, on entendait par ci, par là émettre des doutes sur l'interprétation de cette belle œuvre. « On assure que les répétitions ne marchent pas. — Eh bien, oui, il paraît; je l'ai aussi entendu dire. — Ma foi, j'attendrai pour prendre mes billets de voir ce que seront les premières représentations. — Moi aussi. » Et patati, et patata.

Les billets se prenaient tout de même et si bien, que, avant la première soirée, le comité d'organisation décidait quatre nouvelles représentations.

Il est de fait que les répétitions n'étaient pas des plus satisfaisantes. M. Doret, d'une part, MM. les directeurs et régisseurs, de l'autre, ont eu de bien mauvais moments. Plus d'une fois, ils ont pu craindre de n'arriver jamais à faire partager aux interprètes — sauf quelques exceptions — le magnifique souffle patriotique et artistique qui anime l'œuvre.

Dans cette pièce, où le principal rôle est joué par le peuple, où le mouvement, la vie, ont la grosse part, il faut, de la part des interprètes, une conviction et un enthousiasme sincères. Des acteurs de profession n'eussent pas eu ces qualités; il fallait des gens du pays, il fallait du patriotisme. Or, les interprètes du « Peuple vaudois » n'en avaient pas de patriotisme, du moins on l'aurait cru.

Dans les coulisses, où s'entassait cette armée d'acteurs et de figurants, dames et messieurs, gymnastes et étudiants, enfants, on surprenait de curieux dialogues:

— Dis, c'est à nous d'aller, à présent.

— Moi, je ne bouge pas, on veut assez savoir ce qu'il faut faire.

— Je te dis, il vaut mieux aller, sans ça on se fera ronchonner.

— Oh! ben, mon vieux, si tu te fais des cheveux pour ça.

Dans les scènes révolutionnaires, où doit donner l'enthousiasme, on se fût cru à quelque cérémonie funèbre. Les vivats et les bravos — quand ils partaient — avaient quelque chose de lugubre.

Un auditeur soufflait à son voisin: « Il est heureux que nos pères soient nés avant nous pour conquérir notre indépendance; vraiment, nous n'en serions pas capables. »

Le soir du 14 avril, les membres des Comités, M. Doret, les régisseurs, tout le monde était anxieux. « Comment ça ira-t-il? » se demandait-on. Et, pendant ce temps, avec cette éternelle indolence, avec cette insouciance, qui sont la base de notre caractère, dans un recoin de coulisses, un groupe de figurants chantonnait: « Ah! ça ira, ça ira, ça ira!... »

Et, comme le cantinier de Rolle, les organisateurs se disaient, toujours plus inquiets: « Ça ira? ça ira?... Ça n'ira peut-être pas du tout. »

La salle est pleine comme un œuf. A côté de nos autorités, on remarque plusieurs journalistes étrangers. On vient de jouer l'ouverture. L'auditoire acclame le compositeur. Celui-ci, un peu pâle, le doigt sur le bouton de sonnette, donne le signal des quelques mesures d'introduction du 1^{er} acte. Le rideau va se lever.... Il se lève.

Le premier acte commence; il continue; il s'achève; les bravos éclatent. Le second acte suit, puis le troisième, sans autres incidents que les applaudissements et les bravos qui vont croissant. Au quatrième acte, l'enthousiasme est au comble. On acclame auteurs et interprètes.

Le sourire est revenu aux lèvres des membres des comités. Les plus sincères répondent

aux félicitations: « Franchement, nous n'osions espérer une si bonne marche de la représentation: hier, ça n'allait pas. » Leurs collègues, oubliant subitement les angoisses passées, exclament convaincus: « Mais, nous disions bien qu'il ne fallait pas avoir peur; chez nous, c'est toujours comme ça. »

En effet, chez nous, c'est toujours comme ça.

Eh bien, il ne faudrait plus que ce soit comme ça. Soyons Vaudois, d'accord; mais pas trop, cependant. Il est fort imprudent de ne compter toujours que sur le dernier moment.

J. M.

Anniversaire.

Comme je l'ai compris, ma chère,
C'est des vers ici que tu veux;
Des vers pour ton anniversaire,
Allons-y; ce que femme veut...!
Mais quelle idée téméraire
Que de s'amuser à ce jeu
Faire des syllabes par paires,
Qui ne donnent que des mots creux.
Chacun son goût sur cette terre,
Mais moi, combien j'aimerais mieux
En fait de vers, un simple verre
Rempli de bon vin blanc mousseux
Soit qu'il vienne de Champeyrères
Cortailod, Boudry ou Peseux.
Ou plein de cette bonne bière,
Que je préfère au petit bleu;
Alors à ta santé ma chère,
Je le viderais de mon mieux.
Oh oui, que ta santé prospère,
C'est là mon plus sincère vœu!

J. DE LA PIQUETTE.

Les ours de Berne.

Gaudard de Chavannes est l'auteur du *Journal d'un voyage de Genève à Londres* (1781). Il a semé le récit de son odyssée de couplets satiriques et de piquantes anecdotes sur les mœurs du temps. Voici les réflexions que lui inspire la fosse aux ours de Berne:

« L'ours est, sans contredit, de tous les animaux après l'homme, celui qui a le plus de dextérité, d'adresse, de souplesse et de grâce. Ceux de Berne (j'entends ceux de la fosse) sont dressés à diverses gentilleses, pour amuser le peuple et le distraire par ce spectacle innocent de la pensée de vouloir se mêler des affaires publiques et de fomenter des cabales pour altérer ou troubler la constitution du meilleur gouvernement possible. »

Le véritable ami.

Qui de nous, durant ces capricieuses journées d'avril aux averses imprévues, n'a redit ou ne redira ce quatrain sur le parapluie, qu'écrivit Scribe:

Ami commode, ami nouveau
Qui, contre l'ordinaire usage,
Reste à l'écart quand il fait beau
Et se montre les jours d'orage.

Le 14 avril à la Cathédrale. — La cantate de René Morax et d'Alexandre Dénéréaz a paru il y a quelques jours en partition, piano et chant, chez M. Th. Wallbach, magasin de musique, rue Pépinet 1. — Prix fr. 4.—

Cette belle partition attirera promptement l'attention des connaisseurs. La réduction pour piano, faite par le compositeur lui-même, laisse subsister l'idée musicale dans tout son développement et permet de se représenter aisément ce qu'est l'orchestration. Partie vocale et instrumentation sont traitées par un musicien qui a su imprimer à son œuvre un cachet bien personnel.

Le sentiment patriotique, qui a si bien inspiré le poète et le compositeur, trouve son expression dans toutes les pages: au début, lorsque le chœur exprime la lassitude du joug bernois et réclame la liberté perdue; quand les Français appellent le pays

de Vaud à l'indépendance; dans le fort beau solo de la Liberté; dans le non moins beau duo entre la Liberté et le Travail comme dans le chœur final si original avec ses imitations de cloches et l'emploi comme *Leitmotiv*, dans l'orchestre, de l'air: *Po la fita daò quatorze*.

Oh! Jean-Louis,

c'est aujourd'hui ta fête!...

De Berne, nous arrivons à l'instant, l'une des plus originales d'entre les nombreuses cartes postales publiées à l'occasion du Centenaire. La composition en est fort simple: une bande d'ours, dont le premier est porteur d'un bouquet, accourent en bons confédérés et amis, nous apporter leurs félicitations et leurs vœux. Tout va bien! (*Kaiser et Cie, éditeurs.*)

Les fêtes vaudoises du Centenaire.

Les représentations du « Peuple vaudois ». — Le comité qui s'est chargé de monter et de faire jouer *Le peuple vaudois* publie une petite plaquette d'une centaine de pages, destinée à servir de guide au public qui assistera nombreux à ces représentations. On y trouve une très intéressante étude de M. Paul Rochat, professeur, sur Henri Warnery; une notice biographique sur Gustave Doret. M. PauMI aillefer a bien voulu écrire un très clair et très vivant exposé des faits historiques qui sont à la base de l'œuvre de Warnery. M. Samuel Cornut a envoyé de Paris une pénétrante analyse du « Peuple vaudois ». La musique de Doret fait l'objet d'une remarquable analyse de M. F. Feyler. Enfin, des détails sur l'entreprise, sur la façon dont la pièce a été montée, dont ont été préparés les décors, reconstitués les costumes; les noms des acteurs, le programme, les portraits des auteurs avec autographes; le tout imprimé avec goût et soin par la maison Corbaz et Cie. — Coût: un franc.

Heureux petits nègres!

L'empereur Guillaume n'est pas seulement orateur, compositeur et peintre, il est aussi grammairien et il s'attache à remplir à lui seul, dans l'empire allemand, le rôle que joue en France l'Académie française. Seulement, au lieu de consacrer l'usage, ainsi que le font les quarante immortels de Paris, il le crée de son bon plaisir et l'impose à ses sujets. C'est plus expéditif. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que ses décisions grammaticales, si elles jettent quelque émoi dans le monde des professeurs, ont un incontestable caractère pratique. Ainsi, Guillaume a fait savoir aux fonctionnaires de l'empire qu'il exigeait d'eux des rapports rédigés en un style net et concis, sans phrases entortillées et sans mettre le verbe à la fin.

Sans mettre le verbe à la fin! C'est tout bonnement une révolution dans la langue allemande. On sait, en effet, que les Allemands ne disent pas comme nous: « J'ai perdu mon mouchoir, j'ai bu un verre de bière, etc. », mais: « J'ai mon mouchoir perdu, j'ai un verre de bière bu »; de telle sorte que si la phrase est longue — et c'est généralement le cas — il faut attendre d'être au bout pour en saisir le sens... quand on arrive à le saisir.

La réforme de Guillaume va nous donner de l'allemand presque aussi clair que du français de Voltaire. Chose significative, elle est destinée en premier lieu aux sujets des colonies allemandes de l'Afrique orientale, afin sans doute de germaniser les petits nègres plus aisément.

Heureux petits nègres, vous ne connaîtrez pas les peines qu'ont endurées jusqu'ici les jeunes Vaudois pour apprendre la langue de Schiller et de Guillaume II!

La rédaction: J. MONNET et V. FAYRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.